

corbières

matin | 18 août 1996

LE QUOTIDIEN DU BANQUET

Sommaire

Affiches :

Jacques Henric

p. 6

Florilège sur
les plaisirs

p. 4

Une maison
pour le *Banquet*

p. 8

Plaisirs d'ici :

Le jardin, avec
Sylvie de Hédouville

p. 20

L'oeil, avec
Ceres Franco

p. 22

Un été, des étals :

La prune

p. 25

Garrigue :

Le hêtre

p. 28

Inédit :

Sade proche et
lointain,
par Alain Lercher

p. 30

n° 24

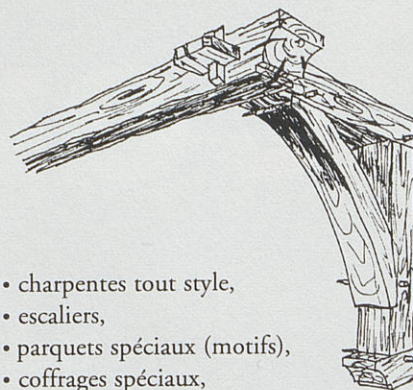
Entre littérature
et philosophie,
le Banquet 1997
rendra hommage
au poète

Joë Bousquet

OMBRES BLANCHES (Librairie)



50, Rue Gambetta
31000 Toulouse
Tél : 61 21 44 94



- charpentes tout style,
- escaliers,
- parquets spéciaux (motifs),
- coffrages spéciaux,
- ouvrages d'art, travail à façon...

Les charpentes et les diverses structures apparentes en bois conçues et assemblées par
Pascal DAURIAC
Fontiers Cabardès
(11310)
Tél : 68 26 57 97

« Si vous voulez être bien servi, adressez-vous à quelqu'un de la partie... »



Café de la Promenade

Bar • Snack • Glace

Thierry JAUBERT

11220 Lagrasse
Tél : 68 43 15 89

corbières matin

LE QUOTIDIEN DU BANQUET

Les 11 numéros de la série 96 de
Corbières Matin sont disponibles
en édition reliée

100 F



Un siècle

21H 30

Florie des plaisirs

Michel Lajoinie

1976-1996 : vingt ans que Montredon mettait un terme à l'épisode le plus récent de la révolte vigneronne. Il eut fallu parler de ce moment d'insurrection. Nous n'avons pas su trouver la manière qui ne trahirait pas – et d'ailleurs existe-t-elle ? –. Notre fidélité à cette histoire s'éprouve dans d'autres modes, inspire nos entreprises : mais en ce jour de fin de Banquet, il nous fallait au moins écrire, pour finir, que nous n'avons jamais cessé, à cela comme au reste, de penser...

Lectures

21h 30

Florilège des plaisirs

Redoubler de plaisir à lire les plaisirs. Tel est le défi qu'entendent relever, en cette ultime soirée de Banquet du Livre, les comédiens qui l'ont accompagné de leurs voix depuis le premier jour : Christiane Cohendy, Marc Betton et Philippe Morier-Genoud. Le lecteur n'est pas condamné au plaisir solitaire. C'est l'auditeur en lui qui ce soir est convié au festin, cet auditeur qui attend toujours, dans le creux de son intimité avec les livres qu'une voix (des voix) vienne donner corps au plaisir qu'il pressent devoir partager. Et nous ne saurons jamais – nous souhaitons ne pas le savoir – si notre plaisir vient d'abord des textes eux-mêmes, des plaisirs qu'ils évoquent, ou du plaisir d'entendre résonner en nous la voix des comédiens qui nous les proposent.

Mais comment, sans le lire à haute voix, peut-on jouir pleinement de cet extrait d'un texte de Michon, avec qui se terminera la lecture :

« Hélas, le poète Izambard n'y connaissait rien, quand il fit sa rentrée scolaire de 1870, traversa la cour sous des marronniers, entrevit le petit groupe à casquettes qui l'attendait là-bas devant la classe, et se redressa fiérement alors, le nez en l'air vers un beau ciel et bricolant à part lui on ne sait quel azur – un azur sans malice en tout cas : car, bravoure ou timidité, il ne voulait pas voir le drapeau funèbre qui est derrière les azurs parfaits, est à leur principe et les fonde, et que l'azur justement a pour mission de recouvrir, de peindre en gloire ; sans lequel l'azur est un pot de peinture bleue, une préciosité de lapis-lazuli ; et il aimait et pratiquait la poésie sans doute, mais à la façon de ces hommes passionnés de la chasse, des livres de chasse, des beaux récits d'automne avec des plumages et du sang, des hauts vocables de vénerie, de fauconnerie, des cors au coin d'un bois éclatant comme un ange, mais qui, ont-ils un fusil en main et le lièvre déboule-t-il à leurs pieds avec ses oreilles toutes expressives, alors ils se mettent à trembler, ferment les yeux et tirent à côté. Et quand ils rentrent ils disent que la chasse était bonne. » (Rimbaud le fils)

Curieusement, le plaisir d'entrevoir semble convenir le mieux au plaisir de la lecture à haute voix. C'est là sans doute l'une des raisons qui ont conduit les comédiens à commencer avec Proust leur florilège, avec le Proust de la scène de séduction, entraperçue par le narrateur, de M. de Charlus par Jupien :

« Cette scène n'était, du reste, pas positivement comique, elle était empreinte d'une étrangeté, ou si l'on veut, d'un naturel, dont la beauté allait croissant... » (Sodome et Gomorrhe)

Aux textes de Proust sur Sodome répondront ceux de Colette sur Sodome et Gomorrhe, empruntés à *Ces plaisirs...* que le scandale d'une première publication lui fit rebaptiser *Le pur et l'impur*. Les raisons peu probables qu'elle avança pour ce changement de titre valent par leur évocation de la dissonance :

« S'il me fallait justifier un tel changement, je ne trouverais qu'un goût vif des sonorités cristallines, une certaine antipathie pour les points de suspension bornant un titre inachevé – des raisons, en somme, de fort peu d'importance. »

Les textes que ce recueil rassemble démentent ce peu. Nulle part ailleurs, Colette n'a exploré avec autant de sincérité, les réalités, les rêves et les désillusions des plaisirs.

Entre Proust et Colette viendront s'intercaler quelques précieux du XVI^e siècle qui chanteront le front, le sourcil, la larme et le tétin, par pur plaisir de la jubilation. Quignard et Dumayet accompagneront Michon pour clore, et pour ouvrir aussi, ce florilège des plaisirs du texte.

D.B.

Petit cloître, 21 h 30, entrée libre.

Un siècle d'écrivains

Michel Leiris



« **Mammifère** – ma mère l'était, il faut m'y faire...

Imaginaire – immergée, l'âme y nage... »

(*Langage tangage* ou *Ce que les mots me disent*, 1985)

Jean Jamin et Christophe Barreyre ont eu raison de placer leur portrait de Michel Leiris sous l'enseigne de ce glossaire insolite qui l'accompagna toute sa vie. D'abord conçu, sur le mode des jeux surréalistes, comme une exploration quasi mystique du langage, ce recours aux analogies phoniques et aux effets de sens qui en résultent, devint ensuite le matériau privilégié d'œuvres ambitieuses où s'entrelacent étroitement quête de soi et poursuite de l'altérité.

« **Littérature** – ton rite et ton rut, ton rôle et ta lutte. »

Michel Leiris, qui voulut « introduire ne fût-ce que l'ombre d'une corne de taureau » dans la littérature (préface à *L'Âge d'homme*, 1939), dut faire le détour de la psychanalyse et de l'ethnologie pour affronter sa mythologie intérieure. Redoutant de succomber réellement au vertige de la langue et de cette folie ordinaire qu'exaltaient ses amis surréalistes, il accueillit avec enthousiasme, après une expérience d'analyse décevante, l'aventure ethnologique qui lui permettait de se décentrer vers l'« autre » tout en côtoyant la possession et la transe. Son *Afrique fantôme* (1934) devait, du coup, engager l'anthropologie dans une voie plus « participante ». Mais la grande affaire de sa vie allait être la rédaction, étalée sur plus de trente ans, de *La Règle du jeu* où il tente de se soumettre au principe de l'authenticité et de la transparence. Ne parvenant pas toujours à se tenir au niveau d'héroïsme qu'il s'était fixé, cet enquêteur scrupuleux mais pusillanime, chercha éperdument à conjurer le court-circuit poétique et la linéarité proliférante de l'autobiographie. Sa phrase sinueuse, sans cesse relancée pour plus de nuance, nourrie de la « souple mantique » de son glossaire personnel, adresse au ciel vidé de ses enchantements illusoires un chant modulé, ouvert, en suspens, qui est sa véritable victoire.

Jean-Claude Guerrini

Café vidéo de l'abbaye, 15 h et 17 h, entrée libre

Portrait

18h

Jacques Henric

La souveraineté de l'individu et de son irréductible singularité, voilà ce qui intéresse Jacques Henric, dans la peinture, dans la littérature, et dans la vie tout court, où il a su se forger un solide esprit rebelle, et pousser de salutaires coups de gueule contre les conformismes ambiants, les trop bonnes volontés consensuelles, les militants convertis en mangeurs de soupe, les militants tout court lorsqu'ils répètent et répandent des slogans ou des formules qui ne leur appartiennent pas, qui ne passent pas par une expérience, une conviction inscrite à même le corps.

Ne lui faites pas le coup des partis, ni celui des conve-
nances, de la correction, moins encore celui des
bonnes causes – au nom desquelles on a tout de
même réduit pas mal de têtes, déporté pas mal de
vies – dans ce siècle de prétendu progrès, et dans le
précédent qui lui aura servi de socle ou de labora-
toire, et dont Jacques Henric a décidé de prendre
réellement connaissance, par un puissant travail de
documentation, d'érudition, lancé dans de multiples
et foisonnantes lectures, à la recherche des symp-
tômes, de leur origine cachée ou non, et des effets
de répétition, des opérations de sacralisation – puis
le mutisme, ou l'amnésie, ou la falsification, pour
mieux continuer ou recommencer.

Oui, ne faites pas le coup de la dégoulinade de bons
sentiments, ou de la logique de parti, à Jacques
Henric, ni aucun coup qui serait de l'ordre de l'em-
brigadement ou de l'étouffement, car le bonhomme
a des tripes, de la gueule, il s'énervé, vous rappelle
des faits, des précédents, des enchaînements, pour
dire que l'indignation ne vaut pas grand-chose si elle
ne se fonde pas sur une conscience de la profondeur

par Bernard Comment

historique, et sur une méfiance face aux possibles simulacres dans l'apparition de l'actualité, ou dans son traitement médiatique.

Jacques Henric est un battant, qui se méfie des connivences, des clins d'oeil où se transvasent tant de lâchetés, des réactions spontanées où se masquent tant d'ignorances. Il est fidèle en amitié, en compagnonnage, de Dante à Céline, de Bataille à Nabokov, et Artaud, et mille autres, et les peintres, Goya, Manet, tous ceux qui ont introduit un décalage dans le discours ou le regard de leur temps, tous ceux qui ne sont pas contentés, ni satisfaits, des possibilités et des gratifications proposées. « Il y a des moments dans la vie où la question de savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder ou à réfléchir », écrit Michel Foucault. C'est cette énergie du différentiel qui anime Jacques Henric, aussi bien lorsqu'il scrute l'horizon avec punch, que quand il regarde dans son rétroviseur pour entendre la leçon des expériences singulières qui se sont inscrites en rupture des conformismes et des académismes de tout temps.

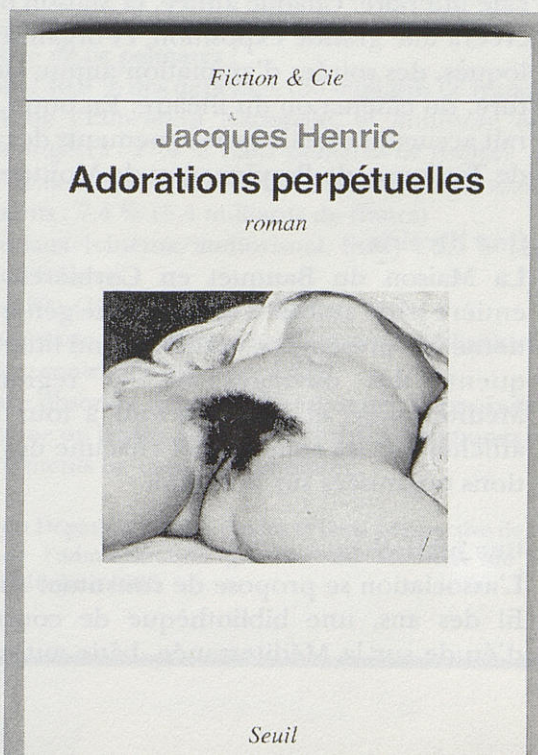
« Pourquoi le roman ? Parce que celui-ci me paraît l'arme la plus efficace pour combattre l'esprit de lourdeur, de gravité, d'emphase, de nihilisme kitsch, que le *parti de la mort* a répandu comme un gaz délétère sur l'écrit », annonce-t-il dans *Le Roman et le sacré*. Un essai qui n'a pas pris une ride. Et qui vaut plus que jamais face à l'aplatissement galopant et la petite mièvrerie sociologisante, naturalisante, qui voudrait tenir lieu aujourd'hui de littérature. Parce que l'heure, pour certains, serait aux pleurnichards bélants ou beuglants écrivant des poèmes sur la misère sociale, l'ennui, le vide, habiles à négocier leur mélancolie d'emprunt. Mais non. Il ne suffit pas d'ouvrir son bec pour être écrivain : encore faut-il trouver une respiration, avoir du souffle, de la puissance, et une irrépressible énergie pour dire la vie, le plaisir, la jouissance, le mystère des identités, des étreintes ; pour secouer la résignation, pour crever les baudruches. Et pour déclencher le rire, l'affreux rire de l'idiot. Car l'idiot, ne l'oublions pas, est le contraire de la bêtise. Il est peut-être son antidote. Il est à coup sûr son reste, un sujet qui ne se soumet

pas, qui ne se laisse pas réduire, ni compter. L'homme incalculable.

Henric est romancier, essayiste. Les deux à la fois, en même temps. Lisez ses essais, ce sont aussi des romans. Et ses romans ? Ils charrient un vrai savoir, et la main qui les trace garde mémoire de ce que l'œil a lu, vu, de ce que le corps a bouffé de corps et de vie. Voilà, Henric est vivant, terriblement vivant, il sait qu'il y a un prix à payer, pour être libre dans sa tête, dans sa voix, et faire la nique aux coteries en tous genres. Il sait, et il s'en fout. Il lui arrive de plus en plus de se tirer sur sa moto, de se retirer à la campagne, dans le Sud. Il a écrit de somptueuses étreintes sexuelles, des corps à corps, des dos, des culs, *Adorations perpétuelles* qu'une imbécile censure (pour cause de couverture Courbet), relayée par une non moins imbécile volonté de ne pas lire, a un peu passé sous silence. Intolérable pour l'époque : cet homme ne s'interdit rien ! Il n'a pas honte ! Peut-être tout simplement parce qu'il n'est pas autrement étonné d'être vivant. Bien vivant. Bon vivant. Salut, Jacques, et bon été !

Juillet 1996

Petit cloître, 18 h, entrée libre



Suite

Une maison pour le Banquet

Le second Banquet du Livre, qui se termine ce soir, ne devrait être qu'une étape supplémentaire vers la constitution à Lagrasse d'une maison permanente pour les écrivains et les lecteurs.

Dès l'automne 1994, lorsque s'est constituée, autour « d'habitants et d'habitues de Lagrasse » l'association Le Marque page, la volonté fut clairement affichée de créer dans le village, au delà du Banquet du livre et des événements estivaux qu'il accueillait, une structure permanente pour le livre et la lecture. Ne pas se contenter d'une manifestation annuelle qui fête le village au cœur de l'été, mais créer, tout au long de l'année, des rencontres, des animations, et des ateliers permanents. Ce centre d'action et de réflexion sur le livre pourrait accueillir à demeure une librairie, une bibliothèque, les bureaux d'éditeurs et de revues littéraires, des résidences d'écrivains et de traducteurs, une unité d'imprimerie, un atelier audiovisuel et un café littéraire. Chaque année, la Maison du Banquet créera une grande exposition, et organisera des colloques, des soirées d'animation autour de la littérature, du cinéma ou du théâtre. En outre, elle pourrait accueillir certains enseignements des universités de Toulouse, de Perpignan et de Montpellier...

Une librairie

La Maison du Banquet en Corbières sera toute entière bâtie autour d'une librairie générale permanente qui présentera, outre un fond littéraire conséquent, des ouvrages sur la région, sur la Méditerranée, et illustrera tour à tour les thèmes affichés par les colloques et chacune des manifestations organisées sur le canton.

Une bibliothèque

L'association se propose de constituer sur place, au fil des ans, une bibliothèque de consultation et d'étude sur la Méditerranée, bâtie autour de deux

fonds spécifiques et particuliers : par exemple la philosophie antique grecque et latine, et la tauro-machie. Ces deux fonds, qui pourront accueillir chercheurs, universitaires et passionnés, seront complétés par des reprints de très nombreux ouvrages introuvables.

Des résidences d'écrivains et de traducteurs

Sur le mode des résidences d'écrivains que l'on connaît bien maintenant en France, La Maison du Banquet accueillera chaque année deux écrivains et deux traducteurs qui, en plus de leurs travaux personnels, assureront des interventions ou des recherches en direction des habitants du canton.

S'inscrire dans un plan de développement global.

Pour les responsables du Marque page, « ce projet est une suite logique aux rencontres suscitées par le Banquet estival que nous organisons. Mais nous avons aussi la volonté de nous inscrire dans un plan de développement global du village de Lagrasse et de son canton. Les retombées que l'on peut attendre de la constitution de ce pôle permanent de création et d'échanges intellectuels concernent évidemment le développement économique et culturel du pays des Corbières, et la promotion du livre et de la lecture dans toute la région. Pour nous, il existe un endroit idéal pour un tel projet : c'est l'immeuble de l'ancienne colonie de vacances, située dans la partie de l'abbaye qui appartient au Sivom des communes du canton. Nous avons d'ores et déjà fait connaître notre candidature à la reprise du bâtiment. »

Un atelier littéraire

Chaque année, un auteur du Sud sera à l'affiche de l'atelier littéraire. Des travaux de recherches seront menés – parfois en relation avec les universités de Toulouse, de Perpignan et de Montpellier – qui donneront lieu à la publication d'une revue, d'un film de télévision, distribué ensuite en cassette-védo, et à la fabrication d'une grande exposition sur cet auteur qui, après avoir été présentée dans le cadre du Banquet du livre, tournera dans toute la région.

En 1997, l'atelier littéraire de la Maison du Banquet inaugurera cette série avec un travail sur le poète Joë Bousquet, à l'occasion du centenaire de sa naissance.

Un atelier audiovisuel

En relation avec la télévision publique, un atelier organisera chaque année des stages d'initiation à l'écriture vidéo et à la lecture des images. Certaines des activités d'enseignement de cet atelier pourront être décentralisées dans les écoles et les universités de la région.

Par ailleurs, l'atelier assurera la production et la fabrication des programmes vidéo en relation avec les activités de la Maison du Banquet.

Une unité d'imprimerie

Au-delà des manifestations organisées par la Maison du Banquet, l'association installera de manière permanente, dès la deuxième année, un centre d'impression qui pourra travailler pour les universités, les associations et les éditeurs installés dans notre région, pour sauvegarder le patrimoine écrit, et assurer le reprint d'ouvrages épuisés. Cette unité d'imprimerie sera équipée d'une machine DocuTech de Rank Xerox, du même type que celles qui impriment le quotidien *Corbières Matin*.

Un café littéraire

Au cœur du village, La Maison du Banquet organisera chaque hiver un cycle de lectures par des comédiens.

Des colloques

Des colloques littéraires et de philosophie seront organisés plusieurs fois dans l'année en direction de publics larges ou spécifiques. Les colloques philosophiques du Banquet pourront être préparés dans le cours du printemps par des premières journées d'étude.

Autour du travail de l'atelier littéraire sur l'auteur de l'année, des rencontres seront organisées pour faire le point sur les recherches et les lectures nouvelles de son œuvre.

Qui dépense pour la culture ?

Une manifestation comme le Banquet du Livre, ou un projet comme celui de la Maison du Banquet ne sauraient exister sans l'aide financier d'un grand nombre de partenaires, publics ou privés. Le Ministère de la Culture vient de rendre publique une étude sur les dépenses culturelles des collectivités territoriales, en prenant pour référence les comptes de l'année 1993¹.

Le classement établi remet en cause quelques idées reçues, puisque ce sont les communes qui arrivent largement en tête de ce palmarès !

Communes : 40,9 % des dépenses (30 milliards de francs)
Ministères de l'Éducation Nationale, et Ministère des Affaires étrangères : 27,4 % (20,1 milliards de francs)
Ministère de la Culture : 19,8 % (14,5 milliards de francs)
Départements : 7,4 % (5,4 milliards de francs)
Fonds spéciaux (cinéma/audiovisuel, livre) : 2,5 % (1,8 milliards de francs)

Régions : 2 % : (1,5 milliards de francs)

Ce qui représente 50,3 % pour les différentes collectivités territoriales, contre 49,7 % pour l'État.

La tendance observée depuis 1978 est nette : l'apport des régions stagne ou baisse, alors que celui des communes et des départements ne cesse d'augmenter.

1. Bulletin du Département des études et de la perspective de la Direction de l'administration générale du Ministère de la Culture, n° 113, juin 1996.

Brèves

Sade sans plaisirs

Je suis allée écouter Alain Lercher parler de Sade. J'y suis allée sceptique. Non que l'auteur de *Géographie* ou du *Dos* éveille en moi de quelconques animosités. Non, j'étais sceptique parce que l'intitulé de la rencontre paru dans le calendrier de Corbières Matin (« Sade ou le plaisir des sens ») avait toutes les raisons de m'inquiéter. Quoi ? Faudra-t-il toujours revenir sur la différence entre la notion de *plaisir* et celle de *jouissance* ?

Depuis Georges Bataille, de nombreux critiques sont fort justement revenus sur cette confusion. Il serait ennuyeux de les citer tous, et je ne crois pas que ce soit ici le lieu.

Non, de la même façon que l'adjectif *sadien* se distingue de l'adjectif *sadique*, le premier se rapportant au texte et à la philosophie de Sade tandis que *sadique* désigne une perversion, il n'y a pas de plaisir chez Sade pour les raisons que : 1. La relation sadienne est indifférente à l'autre. 2. Elle refuse le rapport de séduction. 3. L'érotisme n'est pas chez Sade une finalité. (Ce n'est pas la satisfaction sexuelle qu'il recherche, mais la destruction.)

Le texte sadien est un espace de jouissance. Jouissance exacerbée qui permet au sujet d'affirmer sa domination. Mais surtout jouissance qui lui permet de nommer le monde et de le réduire à un espace de mots. Il n'y a de jouissance chez Sade que du langage. Il s'agit toujours d'oraliser : Je jouis des corps branlés, enculés, enchaînés... et je dis ma jouissance, je ne jouis que de cela. Le sujet sadien est avant tout un sujet parlant.

Dire cela, c'est poser l'une des problématiques sadiennes. Que la jouissance des corps comme telle n'existe pas chez Sade. Il n'y qu'à relire *Les cent vingt Journées de Sodome* pour s'en convaincre. Au final, l'écriture sadienne se réduit à un catalogue de tortures, à une suite de noms qui ont remplacé (recouvert ?) les corps. Le discours d'Alain Lercher m'a confortée dans cette idée. Partant, j'ai été rassurée.

L'inquiétude que j'avais ressentie, en effet, à la lecture de l'intitulé s'est dissipée, puisque le texte qu'il a lu ce samedi au petit cloître développe l'idée que, après *La philosophie dans le boudoir*, le plaisir déserte l'univers sadien pour une horreur des mots.

Laure Clément

On retrouvera ce texte à la fin du journal sous le titre « Sade proche et lointain ».



Carnet

Le comédien Marc Betton fêtera ce soir de belle manière, dans la grande cour d'honneur de l'abbaye, son anniversaire, sous le signe de la lecture et des livres. Marc Betton, que l'on a pu entendre cette année donner voix à Platon, Lucrèce, D'Arzo et bien d'autres, travaille depuis plusieurs années – comme son compère Philippe Morier-Genoud – dans la troupe de Georges Lavaudant. Marc Betton a ce soir plus de dix-huit ans.

Par ailleurs, on apprend que Jean-Claude Révélis fêtera, ce soir également, son anniversaire. Rappelons qu'il est né au mois de mars.

Alain Lercher

Cagnat



conférence
de rédaction
de Corbier
Matin
5-10h

chez Desgraves, imprimeur
à Talairan.

Alcoolologie

Géographie



"Peut-être que
la Transylvanie
subcarpathique
est en Dordogne..."

Pierre MICHAUX

Alain CERCHER →
détente avant
la lecture de fada
(fiction).

Anatomie



19/10

Brèves

JUBILATION...

Le jour des plaisirs est arrivé. Il a commencé en pince-sans-rire, sous le signe de l'Oulipo : de longues minutes de silence avant que ça ne commence, la première contrainte à surmonter étant : « faire une conférence sans rien dire », et puis le festival du jeu avec le langage a démarré : les trente-cinq variations de Perec sur la phrase de Proust « pendant longtemps, je me suis couché de bonne heure » (autre point de vue : « Marcel ! au lit ! »), les disparitions selon l'axiome *esartinuloc* (ordre de fréquence d'apparition des lettres dans la langue française), les fausses contrepèteries écrites sous contrainte *Canada dry*, le travail sur le « langage cuit » (« science sans conflit n'est que guerre sans amour »)... J'en passe et des plus drôles... mais je ne résiste pas – amour de la philo oblige – à vous donner la recette de la formule philosophique qui vous permettra de tenir la route face aux professionnels (et Dieu sait si on en rencontre !) : élaborer une formule du type « un peu de x éloigne de y, beaucoup de x en rapproche », constituer parallèlement une liste de concepts – platonisme, matérialisme radical, strata-gème, impératif révélant – et lancez-vous !

La surprise, c'était que cette forme de jeu avec le rythme, le son, le sens des mots était présent, ô combien, le soir, dans la cour d'honneur de l'abbaye, avec les Fabulous trobadors : nous étions invités à crier les lettres de l'alphabet, de « j'en ai Assez » à « nous n'en voulons pas de

vos Z-aides », à tourner monsieur le maire de Toulouse en dérision car « No Baudis is perfect », à défendre la malheureuse Fatimah risquant l'expulsion « Pasqua l'avait pas ses papiers »... Et tout cela était encore plus beau d'avoir été précédé par la parole poétique et politique de Claude Marti, d'être comme la métaphore d'une filiation, d'une lignée, du passage d'une étape de la mise en chanson de la pensée radicale à une autre, plus festive, plus ludique, mais non moins contestataire. Avec des moments de grande émotion (Claude Marti, accompagné du tambourin par les Fabulous, lisant un texte rappelant que, voilà vingt ans,

le 4 mars 1976, ils étaient tous là à Montredon, les habitués des coups de mains des Comités d'action viticole, comme les autres, ceux qui ne venaient jamais, parce que, là, les bornes étaient franchies, qu'il fallait faire libérer les copains emprisonnés à Bourg-en-Bresse) et de franche rigolade.

Une journée, donc, de jubilation (Jubilez, jouez de la musique et dansez – dit le psalmiste) où se sont mêlés le jeu verbal, la musique et la volonté d'agir pour que « notre ville soit le plus beau des parks d'attraction ». Si telle est notre ambition !

Jean-Claude Zancarini



Le livre collectif réalisé à l'atelier pour enfants est disponible à l'accueil.

Au cours de ce deuxième *Banquet du livre*, les enfants auront pu appréhender les différentes étapes qui conduisent à l'édition d'un ouvrage : ils ont visité la salle de rédaction – où ils ont pu interroger des auteurs et des journalistes – et ont ensuite rencontré la maquettiste du journal *Corbières Matin* ainsi que les techniciens travaillant à la DocuTech. C'est pourquoi Laura Cecotti, l'une des deux animatrices qui ont accompagné les enfants, préfère parler d'un « atelier autour du livre » plutôt que d'un atelier d'écriture. Elle constate, ravie, que « les enfants ont pris beaucoup de plaisir à regarder leur conte prendre forme », et elle souhaite renouveler « cette expérience enrichissante » l'année prochaine.

Le livre s'intitule *L'enfant du bonheur*.

L. C.

Les fougasses de Talairan

Le dernier comité de rédaction de *Corbières Matin* 1996 s'est tenu hier matin à Talairan.

Exceptionnellement décentralisée chez Marthe et Daniel Rémon, viticulteurs du Domaine Louis Degrave, la réunion a été plus longue que d'habitude : les fougasses, offertes par la boulangère du village, le muscat sec, les anchois marinés, les boulettes de viande et les moules à la braise ont conduit la rédaction à éterniser quelque peu les discussions...



Corbeille Soir, le retour

Comme l'année dernière, le principal concurrent de *Corbières Matin* est paru deux jours avant la fin du *Banquet*. *Corbeille Soir*, plein de questions et de bandes dessinées, est bien évidemment consacré aux plaisirs. Manifestement, ce sont ceux de la chair qui ont particulièrement retenu les auteurs anonymes. Avec une mise au point dans l'édito : « *Corbeille soir* n'est pas un fascicule pirate, nous ne sommes que des corsaires »...

Brèves

Aux alentours de Villepreux et Skrela

Dès la fin de la soirée avec Maïque, Skrela et Villepreux, nous savions que nous reviendrions sur le rugby. Ils sont passés trop vite, très fort, et en tous les cas pas inaperçus. Il y eut entre eux une connivence immédiate ; Villepreux et Skrela qui ne sont pas tout à fait d'ici se sentirent tout de suite chez eux. Immédiate aussi fut la proximité avec les autres invités du Banquet. Peut-être parce que pour parler des plaisirs du rugby, ils sont partis du jeu.

Christian Jambet, philosophe, et Philippe Rochette, journaliste, s'essaient ici à quelques réflexions que le rugby de Villepreux et Skrela ont suscitées pour eux.

P.R. Tu avais une impression générale, tu parlais d'une confirmation ?

C. J. Le plaisir, c'est le jeu lui-même, ont dit ceux qui étaient là. Ce qui est apparu, c'est que le rugby est une affaire de pensée. C'est tout entier une affaire de corps, tout passe dans le mouvement des corps, mais dans ce mouvement il y a une infinité de propositions possibles dans des limites géométriques et selon des règles définies. Elles sont écrites par des corps. Mais dans ces propositions en nombres infinis s'exerce la pensée. Autrement dit, pas simplement des recettes, des trucs pour gagner, un savoir technique, mais beaucoup plus que ça.

P.R. Ce qui nous a accroché, c'est que Villepreux ait dit : « Tout commence par le mouvement. » Il existe certes une autre conception du rugby, dominante d'ailleurs, et que tous ceux qui ont pratiqué ont connue ou subie : elle consiste à dire que tout commence devant. Tandis que Villepreux, dans le sillage de Deleplace, dit : « Au commencement est le mouvement. »

C.J. Ce qui est intéressant dans cette proposition, c'est que Villepreux ne distingue pas à priori le jeu des avants et celui des lignes arrières. Il n'impose pas d'abord la conquête qui se distinguerait par essence de l'exploitation du ballon. Le mouvement, c'est donc la catégorie générale qui gouverne toutes les phases de jeu. Même les phases dites statiques, mêlées, mauls, touches, sont des phases du mouvement. Il n'y a pas, d'un côté la libération de la balle et sa circulation vivante, et d'un autre les événements spectaculaires où se regroupent les joueurs. Le temps d'arrêt est simplement un mouvement plus lent, tendant vers zéro. Par exemple, quand la balle est enterrée ou frauduleusement conservée, c'est encore un temps du mouvement. On pourrait dire qu'à la différence de l'univers d'Aristote, dans celui du rugby, la perfection n'est pas le repos, c'est le mouvement. Ça suppose que le temps ne soit pas

vécu comme une addition de moments tous semblables les uns aux autres et, au bout du compte, discontinus. Finalement, l'équipe qui échoue, c'est l'équipe qui, même en conservant longtemps la balle, même en faisant un très grand nombre de passes, n'a pas réussi à faire mieux qu'une successions de moments de conservation. Pour elle, le « mouvement » c'est un simple déplacement entre deux moments d'arrêt. Si nous avons bien compris Villepreux, il y a dès lors inéluctablement un moment où l'adversaire, vous ayant prévu, vous bloque ou vous cantonne dans l'aire qui lui convient.



Brèves



P.R. Pour que la défense ne prévienne pas l'attaque, le mouvement c'est donc de l'inattendu ?

C.J. Skrela disait que l'erreur consiste à se poser la question de la passe, seulement après la rencontre avec le corps du défenseur. Tandis qu'à l'inverse, le mouvement exige qu'on sache passer avant de tamponner. La phase virtuelle, celle qui n'a pas encore eu lieu est déjà aussi réelle que celle qui est en train de se jouer. L'avenir est plus réel que le présent. Le mouvement passe continuellement du présent à l'avenir. Le mouvement est un élan qui a toujours un temps d'avance.

P.R. Villepreux, quand il parle de mouvement, parle aussi de désordre.

C.J. Ce qui frappe le spectateur, ce

sont les phases d'ordre, dites d'ailleurs « ordonnées » : mêlées, etc. On est face à des moments de pure beauté. Le désordre consiste en un déséquilibre, donc une rupture de la beauté, que produit le surgissement d'un élément étranger à la figure construite. Le désordre, par rapport à l'ordre, c'est ce que le sublime est par rapport au beau. Ce n'est pas un désordre chaotique mais un désordre par surabondance. Chaque fois qu'une forme se dessine sur le terrain, il faut qu'il y ait un élément supplémentaire par rapport à celle-ci. C'est cet élément-là qui permet la percée et l'essai. Par rapport à la mêlée ou au maul, qui sont les éléments du beau, l'essai ou le drop sont les éléments du sublime.

C'est-à-dire qu'ils font rentrer dans le sensible quelque chose d'infini, d'imprévisible, d'incalculable. C'est cette création sensible de l'incalculable qui est ce que l'on dit génial dans le jeu de rugby. Ce qui est beau, c'est ce que l'entendement permet de tirer des règles et des fondamentaux. Ce qui est sublime, c'est la science du désordre. Lors de ton entretien, Skrela disait qu'il faut trouver l'équilibre entre la méthode, le système disais-tu, et la liberté. Or, dans l'œuvre d'art, la combinaison entre la liberté qui dérive de l'imagination créatrice et l'ordre qui dérive de l'entendement, c'est ce que l'on appelle le génie. Le mouvement, chez Villepreux, c'est une catégorie du sublime. Faire que l'entendement qui

Brevés

norme le jeu et l'imagination du joueur se combinent harmonieusement en vue de créer une figure de l'infini.

P.R. Si je dis que la règle n'est pas figée, qu'elle évolue en fonction des possibilités et des caractères que manifestent les corps et leur ordonnancement sur le terrain, le jeu pousse la règle, par exemple l'obligation de libérer le ballon à terre quand on ne peut plus l'utiliser, cela va encore dans ce sens.

C.J. Contre la tricherie, il faut la règle. Mais elle devrait évoluer pour ne pas faire primer le repos sur le mouvement. Sinon, celui-ci ne serait plus qu'un interstice entre moments de repos.

P.R. Villepreux disait que la logique du mouvement ne favorisait pas forcément l'avènement de joueurs exceptionnellement puissant, comme

Lomu. Il disait même être confiant dans l'avenir de joueurs dont le sens du jeu prime le gabarit.

C.J. Leibniz disait qu'un jeu d'orgue a besoin de toutes les différences entre ses tuyaux pour produire le maximum d'harmonie et d'invention. On pourrait dire que le meilleur des rugby possibles consiste à créer le maximum de liberté avec toutes les différentielles entre les joueurs. C'est pourquoi Villepreux peut dire que quinze joueurs « format Lomu » feront moins de mouvement et d'inattendu qu'une équipe où règne le divers.

P.R. Pour aller plus loin, pour respecter tes règles de philosophe, on ne peut se passer de la présence d'un maître. Mieux vaut attendre.



G. J.



G. J.

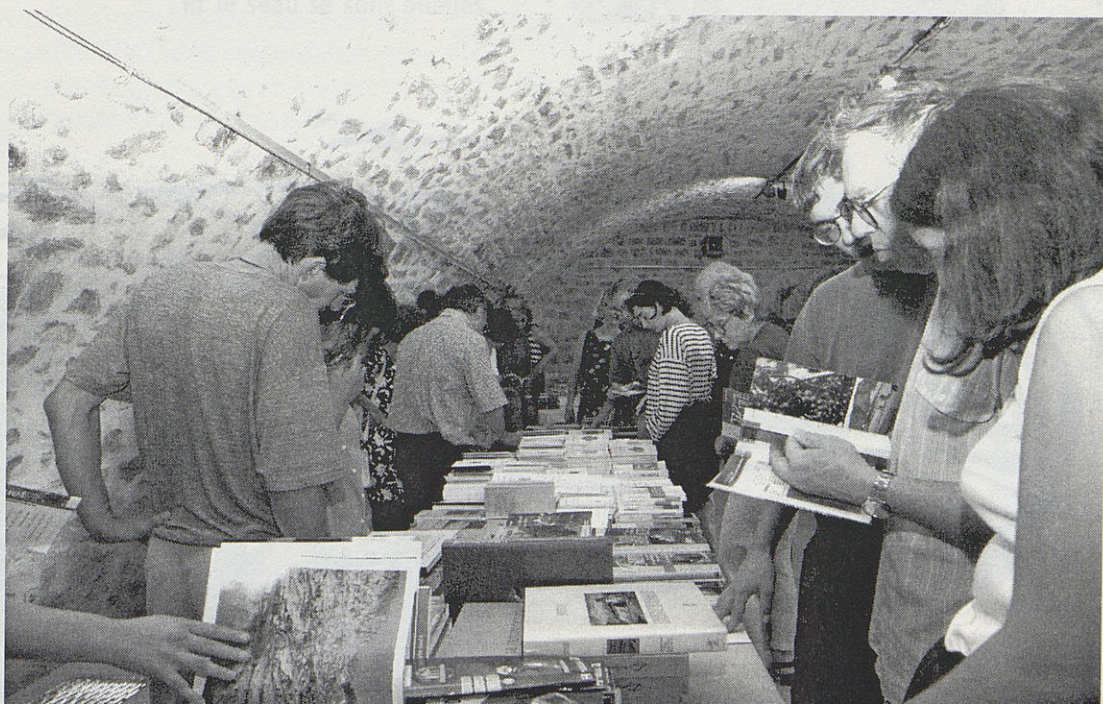
Le livre, outsider du Banquet

Les bookmakers du sens sont cul par dessus tête. Le grand choc annoncé – à grand renfort d'effets et de révélations savamment distillées – entre Lucrèce et Platon sera finalement allé jusqu'à la limite. Pas de K.-O., pas de vainqueur aux points. La tempête de crânes a bien eu lieu, et a laissé des traces, de celles sur lesquelles l'hiver passera et repassera, mais les participants du second *Banquet du livre* s'apprêtent à repartir demain sans avoir de vainqueur à célébrer. Ou pas celui qu'on attendait. Car s'il est un champion réjouissant et gaillard, en ces fins de rencontres lagrassiennes, c'est le livre, tout simplement. « Un cas d'espèce dans l'histoire de la librairie. » C'est ainsi que tous les professionnels du livre – ils sont nombreux

à avoir, cette année encore, visité le *Banquet* – concluent leur détour par la librairie installée, à l'abbaye, dans la grande salle du réfectoire des moines. Tous sont impressionnés par les résultats et la diversité des ouvrages vendus ces dix derniers jours. On pourrait se contenter de souligner que le chiffre d'affaires est en augmentation de 70 % par rapport à l'année dernière. Que dimanche dernier, qui fut la journée la plus chargée, ressembla étrangement, en résultats, à un jour de la semaine de Noël pour une grande librairie carcassonnaise ! Ce n'est évidemment qu'une indication, pour ceux qui voient aussi dans les chiffres une sanction au delà du commerce. Mais le plus étonnant, c'est que la librairie du *Banquet* a

cette année vendu de tout. Qu'il n'y a pas que le colloque de philosophie qui a guidé le choix des lecteurs. Mais aussi les ateliers, le cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*, ou les rencontres au hasard... « Professionnellement, ça me sidère, et ça m'intéresse beaucoup ! » Michel Stievenard, le libraire responsable des lieux, est heureux de cette deuxième saison éphémère. Et avec lui Pierre, Évelyne, Vincent, Juliette, Marie-Françoise et Josiane, qui guidèrent avec passion les appétits des visiteurs.

J.-M. M.



Vu par Philippe Hardoin

Impressions nocturnes et précoces

La seconde édition du *Banquet* s'achève. À la surprise de la première fois succède la lancinante question de la re-production, du faire-œuvre, du marquer (la page ?), d'imprimer (le livre ?).

Le soir, sur la Promenade, la communauté des ombres nocturnes entremêle ses voix et bruisse de commentaires. Une communauté se cherche.

Au onzième coup de cloche, l'homme s'est arrêté, sa parole s'est figée, son corps s'est immobilisé. Seule, la mémoire de son chant a poursuivi son parcours, obliquant par-dessus les cyprès près de l'Abbaye. Ainsi, cet homme, cet homme-là précisément, celui qui nous a donné raison de se révolter, s'est-il trouvé abattu soudainement, la pensée fauchée sous les coups de boutoir réguliers d'un clocher de village. La mise à mort de Platon n'aura pas lieu.

Un homme aurait vu Raimu revenir s'en jeter un. Que fait Cagnat ?

Un obscur représentant s'étonne qu'un village devienne un court instant une capitale de l'intelligence. Que fait la police ?

Un homme de la télévision, chroniqueur de la Bouquerie, s'oublie aux délices du petit banc de pierre du Charlemagne, bien longtemps après que

les cloches de onze heures aient terrassé l'ami Victor. Que fait Gouyou ?

L'homme de Verdier rôde. Que fait Michou ?

Et pêle-mêle les voix se recouvrent les unes les autres. L'ami de Maironnes et celle de Saint-Auriol, la Toulousaine au regard disloqué, la gardienne de Saint-Antoine, et d'autres encore, élaborent, visitent et revisitent les termes de leur toujours possible rencontre avec le *Banquet du Livre*.

Il faut dépasser Blanchot, dit l'un. Que fait le maire ? dit l'autre. Tonneau, bouche trou, révèle celle de la rue du Quai. Au paradoxe de la passe s'oppose un ensemble de solutions, reprend celui de Maironnes.

Une communauté, décidément, se cherche. Elle pourra s'avouer.



Bacchique

FÊTE DU TERROIR DE LAGRASSE

Comme chaque année au mois d'août, la fête des vignerons s'est déroulée hier pendant le *Banquet du Livre*.



Vendanges à Lagrasse en 1953. Depuis, lorsque la machine à vendanger n'a pas encore remplacé jeunes et vieux, la hotte et le seau se sont allégés...



Parmi les personnalités intronisées dans l'ordre des chevaliers du Corbières, le dessinateur Jean-Pierre Cagnat.

Portrait Philippe Hardoin

LE PLAISIR DU JARDIN



Comme tous les jardiniers de passion, Sylvie de Hédouville cultive, entre ses pierres de Lagrasse, surtout des utopies...

Le premier plaisir du jardin, c'est le plaisir de prendre le chemin du jardin. Vous descendez jusqu'au bas du village, vous passez le petit pont, puis vous suivez la rivière en longeant les vignes. Chaque matin, quand le soleil est encore clément, vous avez là, déplié pour quelques heures, le labyrinthe des rues étiré en un chapelet de cabanons et de clôtures végétales : le voisin du dessus, le voisin du dessous égrènent leurs lopins de terre fertile le long du béal. Vous pouvez renoncer à l'exercice d'admiration qui consisterait à comparer la beauté des alignements ou l'abondance des plantations. Contrairement à une idée reçue, le jardin n'est pas fondamentalement un

lieu de production potagère ou florale, même s'il lui arrive, assez souvent, de jouer son rôle de réservoir de tomates ou de salades et de fournir en conserves pour l'hiver des familles entières. Le jardin est essentiellement une utopie, une utopie familière, une utopie à cultiver, une utopie à portée de la main. Chaque matin vous le rappelle quand vous repassez devant le jardin du ferronnier. Vous savez bien, au fond, qu'il ne vient pas là pour récolter des tonnes de cerises, mais pour y cultiver, jour après jour, une utopie de cerisier. Il se tient informé des variétés nouvelles et les acclimate dans son jardin. Et ces parterres de liserons que vous longez pareillement chaque matin, vous savez bien que leur raison d'être n'est pas de cacher simplement cette barrière de bois pourrissant. Sinon, pourquoi, jour après jour, leur propriétaire vous ferait-il observer le nouveau jeu de couleurs qui fait naître là une variété inconnue qu'il compare aussitôt devant vous à celles qui grimpent dans les jardins voisins ou encombrant la vigne d'en face ?

J'emprunte le terme utopie à un vigneron de ma connaissance que la guerre avait privé d'école d'agriculture. Il aurait aimé y apprendre tout ce que l'on pouvait savoir sur l'infinité variété des cépages. Alors il s'était construit dans son jardin de grands bacs de terreau en forme de serres où il s'essayait à la culture de tous les plants qu'un jour indéterminé il aurait pu acclimater dans ses vignes. Il appelait ses plants « mes utopies ». Aller au jardin, c'était pour lui rendre visite à ses utopies.

Tous les jardiniers ancrent discrètement leurs rêves dans un coin de verdure ou un cabanon. Mais il en est quelques-uns qui exhibent pour leur plaisir ce



Gilles Lureau

que les autres dissimulent derrière la fierté d'un taillis, la luxuriance d'un parterre ou la profusion d'une récolte. Sylvie de Hédouville est de ceux-là. Appelons-là Sylvie, comme tout le monde à Lagrasse. Sylvie a commencé à aménager son coin de terre il y a dix ans. D'abord la rive en contrebas, entre roseaux et bambous. Pour fixer les remblais dans son lopin sans cailloux, elle a dû aller ailleurs cueillir des pierres. Et la voilà arpentant en tous sens les collines et les garrigues autour de Lagrasse. Le territoire autour du village qu'elle tente d'appriivoiser depuis son installation dans le pays est devenu sien en entrant dans son jardin, caillou après caillou. En premier lieu sur la terrasse près de laquelle les enfants viennent se baigner. Et puis les pierres ont commandé aux pierres. Après le mur d'enceinte, toujours en chantier, Sylvie, de la forme des pierres, a déduit la forme d'une capitelte. D'un cercle tracé à même le sol, les pierres sur les pierres patiemment empilées se sont élevées, sans calculs et sans étais, jusqu'au ciel de la voûte impeccable, jusqu'à ce qui, chez un jardinier ordinaire, serait le toit du cabanon. Mais Sylvie n'est pas un jardinier ordinaire, et sa cabane, elle y tient, n'est pas un cabanon. La preuve,

elle en a élevé une seconde, aussi nécessaire à son plaisir et aussi peu horticole que la première. La pierre prélevée dans toute la Corbière a commandé seule à la rigueur néolithique de la construction.

Et puis le reste a suivi, toujours selon la logique de la pierre. Le jardin est devenu domaine. Tout à la fois un monde minuscule et un intérieur éclaté. Les deux cabanes, la terrasse, le verger et l'embryon de potager sont un village. Mais un village parsemé de meubles et de lieux intimes qui en font une seule et même demeure. Il y a le bureau, vaste dalle sur une excavation, le canapé, aujourd'hui effondré et devenu foyer, et puis la bibliothèque, dans le mur, près de l'entrée. Des étagères de marbre y supportent des livres de pierre aux reliures de quartz.

En pénétrant un jour dans le jardin, le bois est venu tout bouleverser. La logique du bois pouvant aisément se combattre, Sylvie s'est mise à le sculpter. La pierre était prélevée telle quelle et le plaisir qu'elle donnait tenait au bonheur de sa découverte. Le bois propose une forme que Sylvie doit travailler. Le jardin accueille alors les totems qu'elle plante partout comme un défi aux pierres.

Quant à la matière végétale -la réserve naturelle de légumes que serait un jardin a bientôt plié bagages- elle prend à chaque instant sa revanche en tentant de recouvrir partout et la pierre et le bois. L'affrontement se règle au sécateur et à la binette mais la paix n'est jamais loin. Sylvie a planté des arbustes, régulièrement alignés. Elle a laissé les grimpants les envahir pour former une chambre où elle vient quelquefois dormir.

Les jardiniers ordinaires, on l'a dit, nichent leurs utopies au creux de leurs lopins, rendant ainsi plus légères leurs vies hors de leurs jardins. Sylvie, on l'a dit aussi, n'est pas un jardinier ordinaire. Chez elle, c'est l'utopie du jardin qui a envahi sa vie. Après qu'elle ait reconstruit son domaine-demeure au bord de l'eau, sur un terrain en friche, Sylvie est devenue sculpteur. Un jour, parcourant à rebours le chemin qui mène à son jardin, elle a ramassé une souche pour en travailler la forme chez elle. Elle ne s'est jamais remise de ce geste, pour le plaisir, au retour du jardin.

Dominique Blanc

Portrait



C'est pour découvrir la France des monuments – cathédrale de Chartres, Palais du Louvre ou Mont Saint-Michel – que Ceres Franco, étudiante en histoire de l'art, a traversé, en 1950, le grand océan. Pas pour se marier. C'est pourtant une des premières choses qu'elle fait, un an plus tard, à Paris. Elle gardera le contact avec son Brésil natal en rédigeant ses premières critiques pour des journaux d'art de Rio de Janeiro.

AU PLAISIR DU REGARD

Dans une des vieilles rues de Lagrasse, une maison presque anonyme renferme un trésor inestimable : la collection de peintures de Ceres Franco, résultat d'une vie de regards enthousiastes...

Poussée par des amis peintres, elle organise sa première exposition à Saint-Germain-des-Prés, dans une cave. C'est l'époque où l'on achetait volontiers une poubelle pleine de déchets, moulée dans le plastique, où l'on déplaçait les foules pour une exposition sur le vide... où rien n'était présenté. Ceres, elle, refuse de s'éloigner de la peinture, mais refuse aussi la tradition : pas question de visiter les ateliers d'artistes, et de choisir des toiles parmi celles qui dorment contre les murs. Ses artistes – qui commencent à avoir une certaine renommée –, elle les soumet à l'épreuve de la contrainte. Pour être sûre d'obtenir d'eux des choses nouvelles, elle impose des formats inédits, ronds, ovales – « c'est beaucoup plus difficile de faire des coulées de peinture sur un format rond ! » dit-elle, un éclair de malice au coin des yeux. L'exposition s'appellera « L'Œil de bœuf ».

Après le sous-sol, le plein air. La lumière du mois de janvier 62, pour une exposition très ambitieuse dans le Bois de Boulogne. Picasso, et quarante-cinq autres artistes sont à l'affiche. Sur cette armée d'ombres

surge des profondeurs, Jean Cocteau écrit à l'époque : « Une jungle de statues est toujours très émouvante, car il semble qu'elles tiennent à la terre par des racines profondes et que leurs formes obéissent à cette puissance savante que l'homme oppose aux forces naïves et mystérieuses de la nature. »

Presque immédiatement, Ceres Franco revient à la contrainte du rond et de l'ovale. Elle organise des expositions à Sao Paulo, Madrid, ou Haarlem, aux Pays-Bas. Les couleurs, le graphisme, une certaine folie, une magie prenante, voilà la peinture qui la retient, qui l'enchant et qu'elle trouve dans l'art populaire brésilien. Une peinture qu'elle va, au titre de commissaire national de son pays, transporter en terres d'Europe centrale, à Varsovie, Moscou ou Bratislava.

En 1972, elle ouvre enfin sa galerie : *L'Œil de bœuf*, évidemment ! Suivent jusqu'à aujourd'hui, dans ce local de la rue Quincampoix, à Paris, vingt-quatre années d'expositions, vingt-quatre années consacrées à cette peinture qu'elle aime et pour laquelle elle « entre véritablement en résistance... »

Au bout de ce quart de siècle, elle a naturellement constitué une collection personnelle de trois cents œuvres du monde entier (« J'achetais souvent les tableaux qui restaient, ceux que les gens n'avaient pas su regarder. »), pour lesquelles Ceres Franco va commencer une nouvelle histoire. Ces œuvres, elle veut les poser quelque part au Sud, au soleil, pour mieux les offrir, sur la route de Barcelone. Elle attend un signe. À Paris, sortant un jour de l'atelier d'un peintre de sa galerie (il s'appelle Antoine, comme « le grand Saint-Antoine » qui, dit-elle, lui a toujours porté une attention particulière), elle s'arrête devant la vitrine d'une agence immobilière. Dans les reflets de la vitre, une maison dans un petit village des Corbières, Lagrasse. Le signe est là. Ceres Franco a, depuis cinq ans, installé au cœur du village ce qui lui a toujours été le plus cher. Ses toiles, serrées aux cimaies d'un ancien casino, explosent de formes et de couleurs qui chantent et se répondent, d'un mur à l'autre. Pour elle, le plus dur est fait. À nos yeux de prendre le relais.

Joëlle Lapène



Macréau



Chaïbia



Takis

Extrait

Émile Ajar

La meilleure façon de se procurer de la merde et c'est ce que le Mahoute faisait, c'est de dire qu'on ne s'est jamais piqué et alors les mecs vous font tout de suite une piquouse gratis, parce que personne ne veut se sentir seul dans le malheur. Le nombre



A. O'Neill, *Le Langage*, 1948, Coll. J.-A. F.

des mecs qui ont voulu me faire ma première piquouse, c'est pas croyable, mais je ne suis pas là pour aider les autres à vivre, j'ai déjà assez avec Madame Rosa. Le bonheur, je vais pas me lancer là-dedans avant d'avoir tout essayé pour m'en sortir. C'est donc le Mahoute – c'est un nom qui ne veut rien dire et c'est

pourquoi on l'appelait comme ça – qui a fixé Madame Rosa à la HLM, qui est le nom de l'héroïne de chez nous, à cause de cette région de la France où elle est cultivée. Madame Rosa a été prodigieusement étonnée, après quoi elle est entrée dans un état de satisfaction qui faisait peine à voir. Vous pensez, une Juive de soixante-cinq ans, c'était tout ce qu'il lui fallait. J'ai vite couru chercher le docteur Katz car il y a avec la merde ce qu'on appelle l'overdose et on va au paradis artificiel. Le docteur Katz n'est pas venu, car il lui était maintenant défendu de faire six étages, sauf en cas de mort. Il a téléphoné à un jeune médecin qu'il connaissait et celui-ci s'est amené une heure plus tard. Madame Rosa était en train de baver dans son fauteuil. Le docteur me regardait comme s'il n'avait encore jamais vu un mec de dix ans.

— C'est quoi, ici ? Une sorte de maternelle ?

Il me faisait pitié, avec son air vexé, comme si c'était pas possible. Le Mahoute était en train de chialer par terre, parce que c'était son bonheur qu'il avait foutu dans le cul de Madame Rosa.

Mais enfin, comment est-ce possible ? Qui a procuré à cette vieille dame de l'héroïne ?

Je le regardais, les mains dans les poches, et je lui ai souri, mais je lui ai rien dit parce qu'à quoi bon, c'était un jeune mec de trente ans qui avait encore tout à apprendre. Extrait de *La Vie devant soi*, 1975.

Recettes

la Prune



Les prunes étaient connues en Égypte bien avant notre ère puisqu'on a retrouvé des pruneaux dans les provisions contenues dans la tombe de Kha, l'architecte de Thèbes. Mais c'est au XII^e siècle que les Croisés rapportèrent de Damas des prunes, qui furent appelées pendant un certain temps « robes de sergent », car leur couleur était celle de la tenue des gendarmes d'avant 1789.

Ce sont les moines de Clairac, dans le Lot et Garonne, qui les premiers cultivèrent cette prune et imposèrent l'idée que le greffage était nécessaire : la prune d'ente était née.

Jusqu'au milieu du XVI^e siècle le séchage des prunes pour la

fabrication des pruneaux se faisait au soleil, sur des claies en bois. On utilisa ensuite des fours à pain.

Les pruneaux acheminés de la région de Villeneuve-sur-Lot et des environs vers le port fluvial d'Agen étaient expédiés dans des barils sur lesquels était inscrite la mention « origine Agen », d'où le nom de pruneau d'Agen.

La prune reine-claude fut rapportée par le botaniste Pierre Belon, qui la baptisa ainsi en hommage à la reine Claude, épouse de François I^{er}.

Il existe de très nombreuses variétés de prunes, de formes et de couleurs différentes : des rondes ou des allongées, des jaunes, des roses, des rouges et des noires.

par Sabine Minard
et Colette Olive
illustration Michel Redon

Recettes

Les pruneaux à la cansalade

Pour l'apéritif : enrouler une tranche fine de cansalade (ventrèche) autour du pruneau dénoyauté, faire griller, servir tiède.

On peut aussi fourrer le pruneau avec du gruyère à la place du noyau.

Les prunes reine claud   à l'eau-de-vie

Prendre des fruits cueillis en fin de journée, laisser la queue, les piquer avec une aiguille fine et les plonger dans l'eau très chaude.

Les enlever avec l'écumoire au fur et à mesure qu'ils remontent à la surface. Les laisser refroidir, les mettre dans un bocal avec 2 morceaux de sucre par prune et recouvrir d'eau-de-vie.

La confiture de prune

(d'ente ou reine-claud   ou autre)

Il faut 500 g de sucre pour 1 kg de fruits.

La veille, dénoyauter les prunes et les mettre à macérer dans le sucre.

Le lendemain, amener à ébullition à feu moyen, écumer puis laisser cuire jusqu'à la consistance désirée en remuant souvent.

Lorsque la confiture est cuite, la mettre en pots très chaude.

La tourtière aux pruneaux et aux pommes

Pour 6 personnes

4 pommes et 250 g de pruneaux
4 cuillères à soupe de sucre en poudre
1 cuillère à café de cannelle
250 g de pâte brisée

Pour la pâte : faire un puits dans la farine, y mettre 125 g de beurre coupé en morceaux, mêler le tout avec les mains. Ajouter 1 pincée de sel fin et un demi verre d'eau. Pétrir rapidement jusqu'à ce que la pâte soit homogène, partager en 2 morceaux et laisser reposer.

Faire cuire à feu très doux les pruneaux dénoyautés et les pommes coupées en lamelles épaisses, saupoudrer de sucre et de cannelle.

  tirer les 2 morceaux de pâte au rouleau sur une surface farin  e.

Beurrer un moule à tarte et étaler le premier morceau de pâte en laissant dépasser un peu de pâte hors du moule.

Disposer les fruits et les recouvrir du second morceau de pâte en soudant bien les 2 bords que l'on replie en faisant un bourrelet.

Dorer la surface avec un pinceau trempé dans un œuf entier battu.

Laisser cuire 30 minutes à four chaud, saupoudrer de sucre et servir tiède.

le parfait glacé aux pruneaux

Pour 6 personnes

300 g de pruneaux
un demi litre de thé léger
3   ufs
75 g de sucre
300 g de crème fraîche
2 cuillères à soupe d'armagnac

Faire gonfler les pruneaux en les cuisant à feu doux dans le thé.

Les laisser refroidir, les égoutter, les dénoyauter et les passer à la moulinette pour obtenir une crème.

Travailler les jaunes d'œufs avec le sucre jusqu'à ce que le mélange devienne mousseux.

Battre la crème fraîche en chantilly.

Mélanger délicatement la crème de pruneaux, les jaunes d'œufs sucrés et la crème, ajouter l'armagnac.

Faire congeler.

Pour servir, découper le parfait en boules ou en cubes, le disposer dans des coupes et décorer avec un pruneau.

la compote de prunes

Cette compote se confectionne avec des prunes reine-claud  , des prunes rouges ou des mirabelles.

On fait cuire les prunes dénoyautées avec du sucre et de la cannelle en poudre.

Il faut compter 150 g de sucre pour 500 g de fruits.

Ne pas laisser cuire trop longtemps, les prunes doivent garder leur consistance et une saveur acidulée.

Servir très frais dans un compotier.

On peut accompagner ce dessert de croquants aux amandes de Saint-Paul-de-Fenouillet ou de Gaulhet.

le lapin aux pruneaux

Pour 6 personnes

1 lapin
100 g de lard maigre
10 petits oignons
1 verre de vin blanc
1 cuillère à soupe d'huile
1 grosse cuillère à soupe de farine

6 pruneaux
un demi verre d'eau-de-vie
un demi verre d'eau
bouquet garni

Faire tremper les pruneaux dans l'eau-de-vie et l'eau.
Dans une cocotte faire dorer dans l'huile le lard coupé en dés.
Retirer les lardons et ajouter le lapin coupé en morceaux et les oignons. Lorsqu'ils sont bien dorés, saupoudrer de farine, laisser roussir légèrement et ajouter le vin blanc, les lardons et le bouquet garni.
Porter à ébullition puis laisser cuire 40 minutes.
Ajouter alors les pruneaux, laisser mijoter encore une demi-heure.

Le bœuf en gelée aux pruneaux

Plat froid à faire la veille.
Pour 4 personnes
1 kg de gîte de bœuf coupé en morceaux
4 carottes
100 g de champignons de Paris
2 échalotes
2 gousses d'ail
2 cuillères à soupe de farine
2 verres de Corbières rouge
1/2 litre de bouillon de bœuf
1 cuillère de concentré de tomates
3 cuillères à soupe d'huile d'olive
150 g de pruneaux dénoyautés, sel, poivre, bouquet garni.
un demi pied de veau
4 tranches de ventrèche

Faire revenir dans l'huile les morceaux de bœuf à feu vif jusqu'à ce qu'ils soient bien dorés. On ajoute alors les échalotes et l'ail hachés, la ventrèche coupée en dés et les carottes coupées en rondelles. On saupoudre avec la farine et on laisse prendre couleur tout en remuant. On va ensuite verser lentement le vin et le bouillon. Ajouter le

concentré de tomates et le bouquet garni. Saler, poivrer, placer le pied de veau au fond de la cocotte.
Porter à ébullition puis couvrir et laisser cuire à feu doux 1 heure et demie. Ajouter les pruneaux et les champignons préalablement revenus à la poêle dans une noisette de beurre afin qu'ils perdent leur eau.
Continuer la cuisson pendant 30 minutes.
Si on dispose de peu de temps on peut utiliser la cocotte-minute, il suffit de diviser par 3 le temps de cuisson. Lorsque cette sauce est cuite, enlever le bouquet garni, désosser le pied de veau.

Prendre un plat creux, tapisser le fond et les parois avec les rondelles de carottes et verser délicatement la préparation.
Laisser refroidir avant de mettre au réfrigérateur environ 12 heures.
Au moment de servir démouler en passant le plat sous l'eau tiède et décorer avec des brins de persil, des petites tomates cerises, des olives noires.

le salmis de canard à l'agenaise

Pour 6 personnes
1 canard d'1 kg et 1/2
40 pruneaux
4 verres de vin rouge
2 verres d'eau
1 cuillère à soupe de vieille prune
2 gousses d'ail
2 oignons
2 échalotes
persil
200 g de carottes
1 tranche de jambon un peu épaisse

Sacrifier le canard et recueillir le sang, le battre avec l'eau-de-vie pour qu'il ne coagule pas, le mettre de côté.
Faire revenir le canard coupé en mor-

ceaux, saler, poivrer, ajouter le hachis composé de l'ail, des oignons, des carottes, des échalotes, du persil, du jambon et du foie du canard.
Verser le vin rouge et l'eau et laisser mijoter 2 heures.

Le lendemain, mettre les pruneaux dans le salmis et remettre à cuire 1 heure.

Avant de servir, ajouter le sang, remuer délicatement et servir très chaud.
On peut présenter ce plat avec de belles tranches de pain de campagne grillé sur lesquelles on dressera les morceaux de canard nappés de la sauce au sang d'un brun luisant et profond.

La boudroie aux pruneaux

Pour 6 personnes
1 tronçon de boudroie de 1 kg
500 g de gros pruneaux
150 g de lard fumé
2 cuillères à soupe de moutarde
1 petit pot de crème fraîche
1 petit verre de cognac
2 cuillères à soupe d'huile d'olive
sel, poivre

Faire tremper les pruneaux dans de l'eau tiède pendant 1 heure.
Couper le lard en dés, le faire revenir dans l'huile puis ajouter le poisson et le faire dorer sur toutes ses faces.
On verse le cognac, on le chauffe quelques instants et on flambe.
Après avoir égoutté les pruneaux, les ajouter à la préparation, saler, poivrer. Couvrir la cocotte et laisser cuire 35 minutes à feu moyen.
Au moment de servir, on ajoute la crème fraîche et la moutarde en remuant bien pour mélanger la sauce. Présenter le poisson entouré des pruneaux et des lardons, napper avec la sauce.

Essences

Fagus sylvatica, famille des Fagacées

Cet arbre fait partie des espèces les plus abondantes de l'hexagone (il couvre 15 % de la superficie forestière métropolitaine). C'est lui qui a donné son nom à la famille des fagacées comprenant notamment le chêne et le châtaignier.

Fayard, foyard, fau, fajas, faou, etc. :

Que de dénominations pour cet arbre ! Car le hêtre (*fagus sylvatica*) est un arbre largement représenté

Le hêtre produit un bois de chauffage aussi fumant que le chêne...

Si l'homme n'intervenait pas dans les forêts, il sortirait vainqueur de la guerre des ombres...

dans les forêts françaises (deuxième essence après le chêne). Dans des stations favorables, il s'agit d'un bel arbre pouvant atteindre une quarantaine de mètres. Son fût droit (tronc dégagé) avec un houppier sommital permet d'obtenir de superbes futaies : les hêtraies « cathédrales ». Sous l'action du vent, le port devient tortueux et rabougri (surtout en altitude). Le hêtre n'a pas une grande longévité (400 ans maximum) et peut vivre en moyenne jusqu'à 250 ans.

Il se singularise par ses bourgeons longs et pointus, ses feuilles entières légèrement ciliées à bord plus ou moins ondulé, son écorce lisse et grisâtre, et ses fruits caractéristiques, les « faines », enveloppés dans une cupule épineuse mais non piquante.

« Les arbres immobiles ont conquis le monde » :

Cette maxime universelle s'applique au hêtre depuis son apparition à la fin du Crétacé. Après la dernière glaciation, le hêtre existait disséminé dans



Le

les chênaies, colonisant les zones les plus propices et les versants nord des régions montagneuses favorables. La hêtraie est donc un phénomène récent mais l'histoire du hêtre n'a pas été liée qu'aux seuls facteurs climatiques puisque l'homme a freiné l'extension naturelle des hêtraies depuis 5000 ans.

L'écologie du hêtre :

Exigeant en humidité atmosphérique, il s'épanouit sur les sols bien drainés en climat océanique et montagnard. Il est commun en plaine dans le nord de la France, et en montagne dans le sud. Souvent associé au sapin en montagne, il lui faut de l'ombre durant une grande partie de sa jeunesse avant de s'affranchir pour occuper l'étage dominant. Il craint fortement la sécheresse et sa présence marginale en région méditerranéenne est associée à des conditions stationnelles particulières.

Son feuillage dense laisse passer peu de lumière ; préférant l'ombre et les ambiances humides pour sa croissance, il forme à l'âge adulte des hêtraies sombres et profondes. Une éclaircie violente dans un peuplement fermé provoque des « coups de soleil » sur les écorces exposées.

Le traitement en taillis n'est pas adapté au hêtre et complètement abandonné pour favoriser la futaie qui est plus appropriée. Si le chêne attire volontiers la foudre, le hêtre semble être exempté de cette particularité.

Le vrai « fau de Verzy » :

Dénommé aussi hêtre tortillard à cause de sa ramure anarchique, le fau de Verzy est un hêtre à part (*Fagus sylvatica* var. 'tortuosa'), une monstruosité végétale à l'aspect tourmenté. Cette « anomalie » du houppier se retrouve également dans le système racinaire. Réclamant la pleine lumière dès son jeune âge, contrairement au hêtre commun, il a une croissance lente mais une longévité accrue (on parle

d'arbres millénaires) ; sa hauteur se limite à quelques mètres.

Il doit son nom à la forêt domaniale de Verzy située dans la Montagne de Reims (Marne), où l'on trouve plus de 800 individus sur 30 hectares.

Le rôle du hêtre :

Bois de feu excellent, il a un pouvoir calorifique qui égale le chêne. Sa fibre est bonne pour la pâte à papier. Il est aussi très utilisé en ébénisterie (chaises, fauteuils) et les plus belles billes sont « déroulées » pour l'emballage, le contre-plaqué... On faisait auparavant des fouets (du latin « fagus ») à partir du hêtre, d'où le fameux Père fouettard, terreur désuète des enfants.

Les faines sont comestibles et servaient à faire de l'huile. Les Gaulois utilisaient aussi ses cendres pour fabriquer du savon.

Dans la série noire : « Le voleur de lumière »

Sans l'intervention de l'homme, le hêtre devrait occuper une place beaucoup plus importante dans la forêt française aux dépens du chêne principalement qui, lui, a été favorisé. Poussant à l'ombre d'autres arbres, d'un opportunisme sans égal, il atteint l'étage dominant pour éliminer ensuite son protecteur dévoué. La hêtraie est la formation sylvicole naturelle par excellence sur le territoire national.

Où le voir dans la région de Lagrasse :

Dans le canton de Lagrasse, à 20 km au sud-ouest du village, se dresse le plateau de Lacamp. À des altitudes de 500-600 mètres, le hêtre est bien présent au-dessus du village de Labastide-en-Val. Toujours dans le canton, le nom du village de Fajac-en-Val se rapporte sûrement au hêtre que l'on nomme « fajas » dans la région.

Patrick Valette, technicien forestier à l'ONF.

hêtre

Onze écrivains pour le plaisir

«... il ne s'agit que d'enlever cette gaze pour distinguer à nu les plus touchants attraits. (Il la met nue, et ses premiers regards se portent aussitôt sur le derrière.) Je vais donc le voir, ce cul divin et précieux que j'ambitionne avec tant d'ardeur !... Sacredieu ! que d'embonpoint et de fraîcheur, que d'éclat et d'élégance !... Je n'en vis jamais un plus beau !... Mais peut-il être au monde rien qui vaille cela ? Où l'amour aurait-il de plus divins autels ? Eugénie...

Sade proche et lointain

par Alain Lercher

Il y a chez Sade une œuvre heureuse et libre, *La Philosophie dans le boudoir*. Deux libertins, dans le sens le plus complet du terme, font l'éducation d'une jeune fille. Éducation sadienne, où tout passe : l'irrégion, l'amoralité, le rejet de tous les liens sociaux et familiaux, l'homosexualité, l'inceste, le fouet et le courage devant le crime. Mais si l'on retrouve ici aussi l'horreur sadienne, elle est tenue à distance tout au long du livre par un plaisir joyeux. Elle n'est présente dans le discours de Dolmancé que pour faire complet, ainsi qu'il le dit à son élève : « Commencez à partir d'un point, Eugénie, c'est que rien n'est affreux en libertinage, parce que tout ce que le libertinage inspire l'est également par la nature. » Elle n'apparaît dans le récit que tout à la fin, lorsque Madame de Mistival, la mère d'Eugénie, tombant dans le piège des libertins, est un peu torturée. Mais il n'y a pas de mort, Dolmancé lui-même s'y opposant, et cette fin, qui tient si peu d'espace, est peu crédible. On l'oublie vite, le livre refermé. Ce qu'on conserve en mémoire, ce sont deux hommes et deux femmes, dont le frère et la sœur, nus dans un boudoir, qui baisent gaiement, puis philosophent, puis rebaisent. Deux passages au hasard :

sublime Eugénie, que j'accable ce cul des plus douces caresses ! (Il le manie et le baise avec transport.) »

« Je voudrais qu'Eugénie me branlât un moment. (Elle le fait.) Oui, c'est cela, un peu plus vite, mon cœur, tenez toujours bien à nu cette tête vermeille, ne la recouvrez jamais... plus vous faites tendre le filet, mieux vous décidez l'érection... il ne faut jamais recalotter le vit qu'on branle... Donnez-moi votre langue, petite friponne ! Que vos fesses posent sur ma main droite, pendant que ma main gauche va vous chatouiller le clitoris... Ah ! bouche délicieuse ! quelle chaleur ! Elle vaut pour moi le plus joli des culs ! Femmes voluptueuses et adroites, ne refusez jamais ce plaisir à vos amants : il vous les enchaînera pour jamais... Ah ! sacredieu ! foutredieu !

— Comme tu blasphèmes, mon ami !

— Donnez-moi votre cul, madame... Oui, donnez-le moi, que je le baise pendant qu'on me suce, et ne vous étonnez point de mes blasphèmes : un de mes plus grands plaisirs est de jurer Dieu quand je bande. »

Il y en a comme ça des dizaines, tout en douceurs, en caresses, en pâmoisons et en imparfaits du subjonctif. Un tel livre gagne à être mis entre toutes les mains. « La mère en prescrira la lecture à sa fille » dit l'exergue. Contre les prêtres et les parents castrateurs, il apprend deux choses fondamentales : que penser par soi-même c'est accueillir ses désirs au lieu d'en avoir honte ; que le sexe, et le sexe dans tous ses états, est une source infinie de bonheur. C'est un

livre joyeux. Il est écrit entre 1790 et 1795. À cette époque Sade était libre, et les Français cherchaient ensemble les voies de la liberté.

S'il n'y avait que ce livre, nous serions des lecteurs heureux. Mais il y a les autres. Les épouvantables *Cent vingt journées*, ou l'interminable *Histoire de Juliette*, des centaines, des milliers de pages qui racontent toujours la même chose : enconnage, enculage, caca, pipi, morsures, brûlures, fouets, chaînes, sang, cannibalisme, mort. C'est la littérature la plus désespérément plate qu'on puisse imaginer. Le charme du style est absent, une morne plaine de l'horreur. Est-ce le même Sade, si proche dans la gaîté des vits branlés et des cons gamahuchés, si lointain dans l'abandon halluciné aux fantasmes les plus absurdes et les plus impossibles ? Par exemple :

« Il coupe les quatre membres d'un jeune garçon, encule le tronc, le nourrit bien, et le laisse vivre ainsi ; or, comme les membres ne sont pas coupés trop près du tronc, il vit longtemps. Il l'encule plus d'un an ainsi. »

« Il coupe les tétons et les fesses d'une jeune fille, les mange, et met sur les plaies des emplâtres qui brûlent les chairs avec une telle violence qu'elle en meurt. Il la force à manger aussi de sa propre chair qu'il vient de couper et qu'il a fait griller. »

« Il livre un jeune garçon à un cheval entier dressé à cela, qui l'encule et le tue. L'enfant est recouvert d'une peau de jument, et a le trou du cul frotté de foutre de jument. »

Faut-il éclater de rire, tellement c'est énorme ? Mais il y en a comme ça des milliers, et l'on perd vite l'envie de rire, si on l'a jamais eue. Quel intérêt à ces horreurs ? Certes les hommes font de telles choses. Sade n'a pas inventé ce goût qu'ont certains d'entre nous à faire souffrir les autres. Ce goût que nous avons peut-être tous. Nous avons la relation du supplice de Damien, qui tenta de poignarder Louis XV. Il eut lieu le 28 mars 1757. « La journée sera rude » avait-il déclaré courageusement. Le malheureux ne croyait pas si bien dire. Main régicide brûlée au souffre, mamelles et morceaux de chair des bras et des cuisses arrachés à la tenaille, « une compote de souffre, de plomb fondu, de poix-résine et de cire fondue » est répandue sur les blessures, enfin les che-

vaux entrent en action pour l'écarteler, et il hurle, et ça dure des heures. Tout ça pour la justice et le salut de la société, avec deux confesseurs pour assister le supplicié. « Les maisons qui avaient des croisées sur la grève ont été louées jusqu'à mille écus. Puisse ce supplice affreux épouvanter tous les scélérats », conclut l'auteur de la relation. Sade fait tomber les masques : non, ce n'est pas pour épouvanter les scélérats que vous faites ça. Irait-on payer mille écus pour recevoir une leçon de morale ? Mais pourquoi le faisons-nous, alors ? Pour le plaisir ? En apparence, ou au début. Mais les grands scélérats de Sade, Blagis, Saint-Fond, Clairwill, sont précisément tels parce qu'à un moment de leur parcours criminel, ils ont quitté l'émoi pour découvrir l'insensibilité : « l'apathie, l'insouciance, le stoïcisme, la solitude de soi-même, voilà le ton où il faut nécessairement monter son âme. » Alors la cruauté est sans limite, puisque sans faiblesse ni dégoût : « l'âme passe à une espèce d'apathie qui se métamorphose bientôt en plaisirs mille fois plus divins que ceux que leur procureraient des faiblesses. »

Ces plaisirs mille fois plus divins ne sont plus le plaisir, mais quelque chose d'un autre ordre. Quoi ? La rage froide contre le genre humain, contre la nature, contre le soleil, contre l'univers entier. Les scélérats ne sont jamais gais, mais ivres et froidement furieux. L'homme est l'animal qui non seulement pense sa destruction et celle de l'univers qui l'entoure, mais la désire, et encore réalise ce désir. Nous en savons quelque chose, et nous avons peur des autres à ce point fous, et peut-être de nous-mêmes qui pourrions aussi être fous. Il n'est pas nécessaire de faire un cours d'histoire, n'est-ce pas ? Un tel tableau serait d'un moraliste, s'il y avait entre l'œuvre et son auteur une distance. C'est l'honneur des grands esprits, artistes, philosophes, savants, de regarder en face le négatif, le monde tel qu'il est et non tel que nous voudrions qu'il fût. Non que nous ne puissions vouloir l'améliorer – qu'une telle amélioration soit possible est une autre question – mais pour l'améliorer, il faut le connaître tel qu'il est et non le croire déjà tel que nous le voudrions. Mais y a-t-il chez Sade une distance entre lui et son œuvre ? On en doute le plus souvent. Certes il n'a pas fait beaucoup de



Onze écrivains pour le plaisir



méchanceté hors de ses livres : quelques coups de fouet à sang sur un derrière, des bonbons aphrodisiaques qui ont indisposé quelques jeunes filles. Rien qui puisse se comparer aux méfaits de Gilles de Rai. Mais il n'en a pas eu non plus beaucoup les moyens, puisqu'il a passé l'essentiel de sa vie enfermé.

Sade ne s'identifie pas à ses personnages, mais la pensée qu'il leur fait exposer est la sienne, il n'y a pratiquement aucune raison d'en douter et sa correspondance le confirme. Les mêmes thèses reviennent sans cesse : nous ne sommes pas responsables

de nos passions, c'est la nature qui nous a faits tels que nous sommes ; chaque individu est absolument seul, il n'y a donc d'autre principe pour vivre qu'un égoïsme lui aussi absolu ; si la plus effroyable souffrance de l'autre peut me procurer l'ombre du brin d'un plaisir, j'aurais tort de m'en priver, puisque c'est l'autre qui souffre et moi qui jouis et que ce que peut sentir un autre que moi m'est absolument indifférent. Dans un tel univers, il n'y a pas de morale, puisque par quelque bout qu'on la prenne, la morale repose sur l'attention, si faible soit-elle, portée à ce

Al Houtain
solutions

heroldin

que peut sentir l'autre. Et il n'y a pas de liberté, puisqu'il n'y a pas de liberté sans morale – je ne ferai pas ce que mon désir m'invite à faire – comme il n'y a pas de morale sans liberté – on ne reproche pas au tigre d'être sanguinaire ou au cochon d'aimer la fange. Comment se fait-il alors que tant de bons esprits aient vu dans Sade un héros de la liberté ? Apollinaire le premier l'a appelé « l'esprit le plus libre qui ait encore existé. » Et dans cette veine on retrouve à des degrés divers Breton, Éluard, Dali, Mandiargues, Rodanski et même, si je l'ai bien comprise, Annie Le Brun, qui voit dans Juliette « une des plus bouleversantes formes de la liberté ». Où est la liberté de Juliette, sinon dans la solitude absolue de ne croire en personne, de n'attendre rien de personne, et de donner, pour prospérer, à la fureur de ses maîtres successifs, autant d'âmes et de corps qu'ils voudront en détruire ? C'est une fille qui n'a pas froid aux yeux, assurément, elle s'est débarrassée de tous les préjugés qui enchaînaient son sexe, mais pour arriver où ? Au néant destructeur. On peut y voir une forme de liberté, pourquoi pas, mais il faut savoir de quoi on parle. Est-ce que Himmler est un héros de la liberté, lui qui détruisait sans jouissance, mais avec le courage furieux des grands sadiens ? Et Sade est-il libre simplement parce qu'il s'entête à défier l'univers ? Il écrit à sa femme, de prison, en 1779 : « Si donc, comme vous le dites, on met ma liberté au prix du sacrifice de mes principes ou de mes goûts, nous pouvons donc nous dire un éternel adieu, car je sacrifierais, plutôt qu'eux, mille vies et mille libertés, si je les avais. Ces principes et ces goûts sont portés par moi jusqu'au fanatisme, et le fanatisme est l'ouvrage des persécutions de mes tyrans. Plus ils continuent leurs vexations, plus ils enracinent mes principes dans mon cœur, et je déclare ouvertement qu'on n'a pas besoin de me parler jamais de liberté si elle ne m'est offerte qu'au prix de leur destruction. » On pourrait y voir la liberté du sage qui ne renonce pas à ses idées en échange de sa libération, mais c'est plutôt, je crois, la liberté de l'enfant têtu qui refuse la réconciliation, la liberté du misérable méprisé qui se retourne et crie « je vous emmerde », ou celle de l'émigrant qui a rompu les

amarres et qui ne reviendra jamais guider son ombre aveugle dans les rues qu'il aimait, pour parodier Apollinaire. Or, cette soi-disant liberté n'est que l'aliénation à une passion particulière, le refus d'obéir, et il n'est pas nécessaire d'avoir fait beaucoup de philosophie pour savoir que la liberté n'est que parfois, et accessoirement, le refus d'obéir. L'auteur de *La Philosophie dans le boudoir* est libre : science et bonheur de l'assemblage des corps, affranchissement initial de toutes les morales extérieures au sujet pensant et désirant. Mais avec Sade, on sait où on commence, on ne sait pas où on finit. On veut bien le suivre une partie du chemin, mais on ne peut l'arrêter, car c'est l'homme de l'excès : milliers de pages, milliers de masturbations, milliers de supplices rêvés dans sa cellule. Le seul salut est d'arrêter de lire, soit parce que le livre tombe des mains d'ennui, soit parce qu'on est de plus en plus mal à l'aise. J'en reste à Bataille, analyste beaucoup plus sûr que les Surréalistes : « Personne à moins de rester sourd n'achève les *Cent vingt journées* que malade : le plus malade est bien celui que cette lecture énerve sensuellement. » Alors, une fois dit que la prétendue liberté de Sade est une foutaise, pourquoi le lire encore, s'il rend malade ? À cause, peut-être, de cet exemple étrange de rage. Sade était fou, certainement, et à l'aune des mœurs de son temps, il avait bien sa place à Charenton. Mais il manifeste cette rage qui est en nous quand, sortis de l'enfance en ayant réussi à ne pas nous laisser châtrer, nous découvrons que la vie est impossible. Pas seulement la vie sociale, celle des médiocres compromis, mais la vie tout court, l'expérience du désir et de l'altérité, de la souffrance et de la mort. C'est la rage de ceux qui refusent d'être sages : Calliclès, Rimbaud, Artaud, Genêt. Le sage moderne ne fuit plus le plaisir. Dès lors, celui qui ne veut pas être sage renonce aussi au plaisir. Ces gens-là hurlent depuis la prison, l'asile, le désert. On ne peut rien faire pour eux. Qu'est-ce donc qu'on cherche quand on refuse d'être sage ? Et qu'est-ce que nous cherchons, nous qui les lisons ? Rien peut-être, sinon cette rage même, pure de tout contenu, qui nous convainc que nous ne sommes pas tout seuls dans notre solitude.

Dimanche 18 août

Corbières Matin

Parution du n° 24 de *Corbières matin*, dernier numéro de la série 96.

9 h : sortie pédestre, rendez-vous devant l'accueil.

16 h : « Rencontres de l'abbaye » :

« Le hêtre et le châtaignier », par Robert Bourdu.

Petit cloître, entrée libre.

17 h : cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*

« Michel Leiris ».

café vidéo de l'abbaye, entrée libre.

18 h : « Rencontres de l'abbaye » :

« Plaisir des sens, censure »

par Jacques Henric.

Petit cloître, entrée libre.

22 h : soirée littéraire : « Florilège sur les plaisirs »,

textes lus par Christiane Cohendy,

Marc Betton et Philippe Morier-Genoud.

Petit cloître de l'abbaye, entrée libre.

Corbières Matin

est le bulletin de l'association

Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse : 11220 Lagrasse ; tél. : (68) 24 05 75.

Directeur de publication :

Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction :

Dominique Blanc, Jean-Pierre Cagnat,
Gilles Luneau, Michèle Planel, Alain Raybaud,
Philippe Rochette, Jean-Claude Zancarini.
Stagiaire : Elsa Brunet.

Illustrations : Jean-Louis Tripp

Corrections : Laure Clément, Francine Andreieff,
et Jean-Michel Piquard

Conception graphique :

Imme Werner

Photo numérique :

Jean-Marc Fabius

Publicité : Célia Fayeton

Impression sur DocuTech Rank Xerox

à l'école du village :

Roland Defaye, François Gouverneur.
Stagiaire : Jacques Bouygues

Diffusion : *L'Indépendant.*

Corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Rank Xerox et de l'A.O.C. Corbières.



Al Housseïni
salutations



verdier

Al Housseïni
SALUTATIONS
Verdier

Des Corbières et du désert, des caractères de touareg pour une histoire en tifinar

L'enfant du bonheur

Une histoire inventée et illustrée par
Antoine, Bastien, Benjamin, Camille,
Corentin, Daphné, Emmanuel,
Guilhem, Hélène, Hugo, Jennifer, Lucie,
Marine, Raphaël et Sarah

LE MARQUE-PAGE

L'ENFANT DU BONHEUR

Un livre imaginé, illustré
par l'atelier des enfants et imprimé sur la
DocuTech

Jean-Pierre Cagnat

UN VOYAGE À



Verdier

Jean-Pierre Cagnat
VOYAGE À LAGRASSE
Verdier

Plus de cent pages à croquer gens et lieux

Silvio D'Arzo

Un moment comme ça



Verdier

Silvio D'Arzo
UN MOMENT COMME ÇA
Verdier

Un texte laconique et fort qu'on a entendu
dans le petit cloître

A thick black L-shaped line, consisting of a horizontal segment and a vertical segment, positioned to the left of the text.

**Et demain
est un jour nouveau
A l'an que ven
A l'an prochain
pour le troisième
Banquet du Livre**